

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE
CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numero.

3e. Année. No. 12.

1er Avril 1877.

A. J. BOUCHER

Editeur-Propriétaire

No. 252 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOMMAIRE —Orgues-Harmoniums "Alexandre" Pianos "Hazelton" Mr C J Craig, Accordeur et Réparateur de Pianos Poésie *Le Dindon et le Perrequet* Le Musicien du Roi Musique suite et fin du *Polka des Moineaux* Nouvelles Musicales du Canada Abonnements reçus dans le cours du mois de Mars Conseils d'un professeur sur l'enseignement du piano, par A. Marmontel, [Suite] Publications Nouvelles. Le "Home Favorite,"—Tout le Long du Rousseau,—Le Polka des Moineaux,—Les Etrennes Mazurka,—Romances choisies pour Couvents et Pensionnats Calendrier et [Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour le mois d'Avril-Mai. Table Alphabétique des matières du III Volume du Canada Musical

Abonnement: \$1.00 par an, payable d'avance. 10cts. le numero separe.

Imprimé par J. B. LAPLANTE, 30 Rue, St. Gabriel, Montréal.

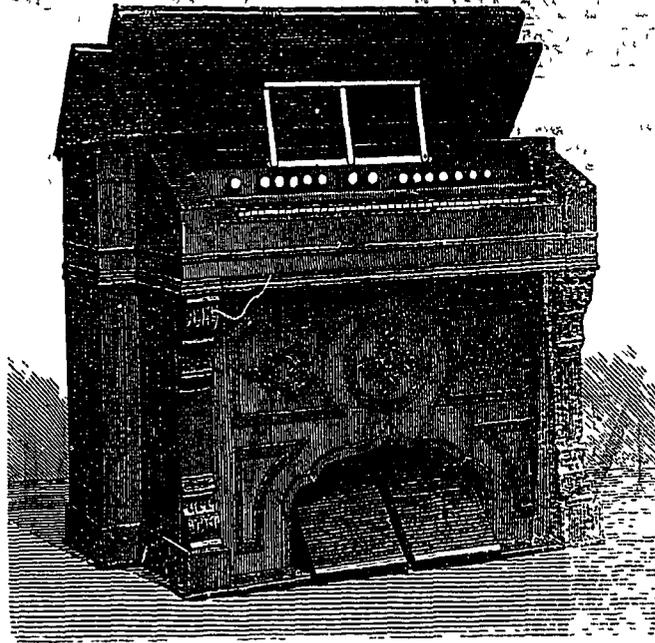
ORGUES - HARMONIUMS

POUR

EGLISES,

COMMUNAUTES

De la célèbre Maison



POUR

CHAPELLES,

et SALONS,

De la célèbre Maison

ALEXANDRE, PERE ET FILS, DE PARIS,

MANUFACTURE ETABLIE EN 1829.

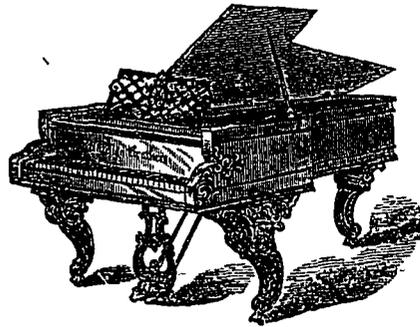
MEDAILLES A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Instruments de toutes formes, dimensions, puissance, capacité, etc., en chêne, noyer, palissandre et acajou de prix variant de **\$20.00 a \$1200.00**

INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE SEULEMENT.

Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON
DE NEW-YORK.

Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON
DE NEW-YORK.

PIANOS CARRES—PIANOS DROITS—PIANOS A QUEUE.

On n'emploie que des Matériaux de PREMIER CHOIX dans la confection de ces Instruments supérieurs, fabriqués par des Ouvriers spéciaux, hors ligne.

ONZE modèles différents offerts en vente aux prix les plus modérés du marché, pour des Instruments de PREMIERE CLASSE de \$425 à \$1200.

Tout Instrument vendu par nous est pleinement garanti pendant cinq ans.

O. J. CRAIG,

Accordeur et Reparatteur de PIANOS.

Pianos accordés et réparés à court avis et à des Prix très-modérés.

No. 252 RUE NOTRE - DAME.

Le Canada Musical.

VOL 3.]

MONTREAL, 1ER AVRIL 1877.

[No. 12.]

POESIE.

Le Dindon et le Perroquet,

—FABLE—

Sur le port de Marseille,
Un jeune villageois, arrivé de la veille,
Vit vendre un perroquet cent francs.
Le gain a de l'écho même au cœur des enfants
"Tron de l'air, quelle aubaine!"
Fit notre jouvenceau
"C'est payer le morceau!"
Cela me fait songer que ma bonne marraine,
Pour la Noël nous engraisse un dindon.
Elle me donnerait une fameuse étrenne.
Si comme de raison,
On me payait autant une si forte bête.
A peine le jeune homme eut conçu son projet
Qu'il vola comme un trait,
Vers l'acheteur du perroquet.
Voulez-vous, lui dit-il, pour cent francs faire emplette
D'un superbe dindon?
—Oui, reprit l'acheteur, toutefois il est bon
Que tu sois son maître d'école
Jusqu'à ce qu'il ait la parole."

Un vieillard qui passait dit à notre railleur.
"La parole a sans doute une grande valeur,
Elle a le plus haut prix dans la bouche du sage,
Mais au sot perroquet,
Dont vous avez si cher payé le bavardage,
Je préfère cent fois le dindon qui se tait"

Seignoi et.

Le Musicien du roi.

I

Un soir, mademoiselle de Montpensier s'étant endormie plutôt que de coutume, les courtisans et les dames d'honneur se retirèrent tout consternés dans leurs appartements. Le lendemain, son Altesse ayant baillé deux fois après souper, une respectueuse épouvante se peignit sur tous les visages, bien plus, un capitaine aux gardes fut pris d'apoplexie, trois demoiselles d'honneur tombèrent en syncope, et douze rimeurs ténébreux, enfourchant l'hémistiche, supplièrent les dieux de ramener les ris et les grâces sur le front de la princesse. Spectacle douloureux! les gens de service erraient en silence dans les corridors sombres. Ils s'abordaient avec effroi et d'un ton lamentable:

— On dit que Mademoiselle a baillé ?

— Oui, Mademoiselle a baillé

— L'avez-vous vue ?

— Oui

— Son Altesse s'ennuie !

— Le croyez-vous ?

— Euh !

— Hélas !

— Hélas ! hélas !

Et l'on se séparait, et l'on s'évitait, et l'on se creusait la tête pour trouver une explication à ce grand malheur

Un matin à son lever, la cousine de Louis XIV soupira et en même temps ses lèvres roses s'épanouirent, puis se contractèrent avec peine. Aussitôt les assistants, par condescendance, cherchèrent à imiter ce noble ennui, et un bâillement général s'exécuta avec une remarquable solennité. Ce qui apporta dans l'esprit de son Altesse un soulagement salutaire.

— Pauvre Coco!—murmura-t-elle.

Tous levèrent les yeux vers le plafond et répétèrent en chœur : — Pauvre Coco !

Et Mademoiselle ayant pleuré, les personnes présentes sanglotèrent.

Le mot de l'énigme était enfin trouvé Expliquons-nous

Une mort prématurée—la mort de Coco—avait jeté un crêpe sur l'existence de mademoiselle de Montpensier, car, soyons juste Coco ne fut point un singe vulgaire et ses grimaces étaient sincères — en quoi il différait des courtisanes — Mais en transmettant cette légitime douleur aux générations futures nous éprouvons un regret poignant : Coco avait des vices — tous les gens de cour en ont — Coco était voleur, Coco était gourmand, horreur! Coco était ivrogne! Aussi un jour — jour funeste — qu'il s'était bourré de gâteaux et grisé de vin d'Espagne, Coco s'endormit comme un goujat et trépassa de même.

Que sa mort soit un exemple !

II

A quelques jours de là, le chevalier de Guise vint trouver mademoiselle de Montpensier

— Madame la Princesse, lui dit-il, il est des douleurs si profondes que le temps seul peut les calmer. La mort, l'impitoyable mort a tranché les jours de Coco. Cette perte est irréparable. Coco n'est plus, Madame, Coco n'est plus et son trépas me navre. Mais mon dévouement s'accroît s'il est possible dans mon affliction même, et Votre Altesse permettra à son humble serviteur d'apporter un adoucissement à des peines si cruelles

Mademoiselle, touché de ce magnifique exorde, daigna sourire, en même temps elle tourna ses yeux mélancoliques vers son interlocuteur

Ce que voyant, M. de Guise poussa en avant un bel enfant au teint bistré, à l'œil pétillant de malice, qui s'était tenu jusque là à l'écart, observant tout Et il poursuivit

— Madame, j'ai amené de Florence ce petit drôle, ses manières sont divertissantes au possible et son baragouin est on ne peut plus comique

Jean-Baptiste Lully, (c'est ainsi que se nommait le jeune Florentin) comprit qu'il lui était dévolu le soin de provoquer l'hilarité de mademoiselle de Montpensier et d'effacer le souvenir de l'illustre Coco Jean-Baptiste Lully jugea que ce ne serait pas chose facile Pour se donner une contenance, il fit prouetter le pouce de sa main droite contre le pouce de sa main gauche et se prit à réfléchir. Mais il fut tiré brusquement de ses méditations par la secousse que produisit une main en s'accrochant, à son épauule Cette main largo comme un pied d'éléphant, appartenait à un grand diable de valet, très fier de ses bas de soie et de ses boutons dorés, qui amena sur le champ le protégé de M. de Guise Le bambino fut revêtu aussitôt pour les besoins de son

emploi, d'une casaque jonquille avec crevés, rubans, paillettes et grelots, d'une toque rouge, jaune et noire et d'un haut de chausses.. — J'ai une grave présomption que son haut de chausses était de couleur puce...—mais je n'affirme rien, attendu que l'histoire est restée obscure sur ce point délicat.

Quand fut achevée la toilette, M. de Guise, qui y présidait gravement fit pirouetter l'enfant l'examina de pied en cap, et lui ayant au préalable secoué les oreilles comme pour mieux incruster ses paroles dans sa mémoire, il lui dit en le repoussant du genou — sante Baptiste, et tu feras ton chemin.

Lully regarda M. de Guise qui s'éloignait. — Conseils de l'expérience, fit-il, merci, monseigneur !

III

Le jeune Florentin fut caressé, fêté, choyé, un mois durant. Ses fantaisies, ses caprices furent exécutés à la lettre, on rit de ses bons mots et ses malices amusèrent. Mais les brises sont inconstantes dans ce dangereux pays qu'on nomme la Cour d'une princesse Lully fut aimé, mais son règne fut de courte durée. Au bout de six mois, mademoiselle de Montpensier en eut assez du joujou que lui avait procuré le chevalier de Guise. D'ailleurs, Lully en était arrivé à parler le français aussi bien que les enfants de son âge, et ce progrès rapide lui avait été beaucoup de son originalité. Aussi bien on finit par s'apercevoir que ses railleries allaient trop loin, et que sa langue spirituelle était un véritable emporte-pièce. Pour tout dire enfin, la Princesse s'affola d'une perruche bavarde, elle s'en affola au point d'en perdre l'appétit et tout fut dit pour le pauvre Lully. Considéré désormais comme un objet passé de mode, qu'allait-il devenir ? Il fut délaissé, presque oublié, et quand on daigna se ressouvenir de lui un beau jour, ce fut pour le reléguer devinez où ? dans les cuisines de l'hôtel. C'était un moyen très-simple de s'en débarrasser. Quelle défaveur ! quelle chute ! Lully marmiton ! le pauvre enfant troqua son accoutrement jonquille contre la casaque blanche, il ceignit ses reins du tablier de rigueur et couvrit son chef d'un bonnet de coton blanc comme neige. Il se gratta l'oreille plus d'une fois pendant cette opération douloureuse, et plus d'une fois aussi, devant sa conscience troublée, cet axiome se dressa :

« L'esprit cause plus de préjudice à celui qui s'en sert qu'à celui contre qui on s'en sert. »

Heureusement, il y avait dans les cuisines de mademoiselle de Montpensier un marmiton nommé Petit-Pierre. C'était une jeune pousse arrachée à l'Auvergne et transplantée sur le sol parisien. Avec ses quinze ans, ses cheveux bouclés et ses grands yeux limpides, dont l'éclat était encore rehaussé par le velouté de sa figure, il avait un air de franchise et de bonté qui séduisait de prime abord.

Quand il vit pleurer son nouveau camarade, Petit-Pierre vint droit à lui et le consola. Ce lui fut facile, parce que l'enfance est insoucieuse. Au bout d'une heure, la plus cordiale entente unissait nos deux enfants, et Lully ne songeait déjà plus qu'à jouer de bon tours au maître d'hôtel.

IV

Ah ! le maître d'hôtel ! parlons en

Quel terrible homme c'était que ce M. Boniface ! on l'avait surnommé M. Bonne-face, et c'était justice. La lune en son plein n'est pas plus épanouie que ne l'était sa figure de Silène après boire. Si vous aviez vu comme il portait fièrement son vacillant abdomen, pendant que ses petits yeux clairs et ronds clignotant sans relâche, tentaient avec une peine infinie à se faire jour à travers leurs paupières alourdies, et sa bouche !... figurez-vous un gouffre toujours béant, toujours prêt à dévorer.

Maître Bonne-face fit comparaître devant lui le tremblant Baptiste et lui tint à peu près ce discours :

— Jeune homme tu me parais être un fieffé polisson,

plus expert en l'art de gouailler qu'en l'art de faire les saucées. Mais sache que je ne plaisante jamais et qu'il faut m'obéir en toute chose. Sinon, je tire les oreilles sans scrupule. J'ai dit.

Et quelques jours après. — Jeune homme, tu vas écummer la marmite, c'est une marque de confiance que je te donne, sois-y sensible. Aie de l'intelligence et tu feras ton chemin. J'en ai dressé plus d'un qui me doit à cette heure une fière chandelle. — Jeune homme attise le feu — c'est bon — prends l'écumoire et pas d'hésitation — c'est ça. Ah ! jeune homme, prend garde au bouillon, aie soin qu'il ne s'échappe pas, car toute la graisse partirait dans le feu. C'est convenu.

Lully en entendant ce bavardage sans fin, fut pris d'un violent désir de sauter à la gorge du sieur Bonne-face ; mais il écuma, écuma, écuma ; ce fut une rage, un délire... vraiment, le potage de Mademoiselle fut bien épuré cette fois-là.

Demeuré seul, mille pensées l'assaillirent et prirent en quelques minutes les formes les plus folles, les plus capricieuses ; tout un monde s'agita dans le cerveau précoce de cet enfant, né sous le ciel ardent de l'Italie. Tout à coup son attention fut excitée, il écouta le bouillonnement du liquide confié à ses soins et le pétilllement de la flamme qui léchait les parois de l'âtre, composaient une mélodie monotone, qui jeta son âme en de mélancoliques rêveries. Un grillon vint sauter familièrement autour de lui et mêla son chant saccadé à ce concert étrange. L'enfant, ému, pencha la tête et sa respiration devint haletante. Que se passa-t-il en lui ? quel génie vint alors murmurer à ses oreilles ravies des symphonies célestes ? Il pleura de bonheur : l'art sublime se révélait à lui.

Quand vint Petit-Pierre, Lully courut à sa rencontre.

— Oh ! la musique ! que c'est beau — s'écria-t-il — que c'est beau ! écoute ! toutes ces voix d'ange, tous ces chants harmonieux, les entends-tu, dis Petit-Pierre ?

Petit-Pierre ne comprenant point, cherchait d'où provenaient ces prétendus chants.

— Là ! là ! Petit-Pierre, dit Lully, en indiquant le foyer

Petit-Pierre pensa que son ami était devenu fou.

— La musique ! — s'écria Lully — la musique ! oh ! c'est la voix du bon Dieu mêlée à toutes choses. Et moi aussi, je veux parler ce langage céleste. Vois-tu, Petit-Pierre, j'ai des aspirations que tu ne comprends point, peut-être, mais ne les blâme jamais. Si j'avais seulement un violon, je te traduirais mes impressions et tu pleurerais.

— Mais, risqua Petit-Pierre, tu sais donc en jouer ?

— Pas beaucoup, continua Lully, un bon moine de Florence m'a enseigné les premiers éléments de la guitare et du violon. Pauvre homme il n'en savait pas long ! C'est égal, je sens que quelque chose guiderait ma main, je le sens, te dis-je.

— Calme toi, Baptiste, je ne t'ai jamais vu aussi enthousiaste ! tu me fais peur.

— Écoute, mon Pierre, tu ne sais pas ? quand j'aurai, à force d'études, acquis un grand, grand talent, j'irai gagner ma vie de par le monde, attendrissant les uns, égayant les autres, et je serai bien heureux, car je n'obéirai à personne. Tu m'accompagneras au moins ? Ah ! mon Dieu, qui me donnera un violon !

Et l'enfant allait et venait en se frappant le front, répétant sans cesse — qui m'en donnera un ? — qui m'en donnera un ?

— Moi, — dit tout à coup Petit-Pierre, frappé d'une inspiration subite.

— Toi ! — demanda Lully — ne te moques pas, ce serait mal, très-mal.

— Moi ! te dis-je, et quand tu seras un grand artiste et que tu gagneras beaucoup d'argent, tu me prendras à ton service.

Lully tomba dans les bras de son ami, sans pouvoir proférer une parole, tant son cœur était plein. Les deux en

fants se tinrent longtemps embrassés et des larmes silencieuses s'échappèrent de leurs yeux.

V

Or, un jour de l'année 1647, une semaine environ après la scène que nous venons d'esquisser, il se faisait un grand tapage dans la rôtisserie de mademoiselle de Montpensier.

Cinq ou six marmitons, barbouillés de sucreries, discutaient chaudement un point important. Les débats étaient vifs. Chaque argument s'accompagnait de trépignements et de cris à faire fuir l'Institution des sourds-muets. Le cas en litige était palpitant d'intérêt : les meringues à la crème l'emportent-elles comme friandises sur les meringues à la confiture de groseilles ? Telle était l'intéressante question qu'il s'agissait de juger. Les avis se partageaient et les experts s'arrachaient les pièces du procès avec acharnement. Cinqante-trois meringues avaient déjà succombé dans cette lutte mémorable, lorsque Jean-Baptiste Lully, qui présidait la séance avec la gravité d'un président à marteau, s'écria tout à coup :

« Holà ! un peu de silence ! »

Le bruit redoubla

« Silence ! vous dis-je. »

Le vacarme devint épouvantable.

Ce que voyant, M. le président prit le parti de sauter à pieds joints sur la table, s'empara des pièces justificatives et les lança de toutes ses forces à la tête des tapageurs.

Ce fut d'abord un bronhaha de stupéfaction. Puis, il se fit un religieux silence. Lully en profita, et pendant que les jurés essuyaient de la langue les meringues écrasées sur leur casaque, l'orateur prit la parole :

« Il n'y avait que ce moyen de vous faire taire. Ah ! ah ! ah ! écoutez donc *Primo*, messire de Bonneface, seigneur et maître de céans et autres lieux circonvoisins, s'étant bien et dûment enivré ; *secundo*, le dit sieur Bonneface, s'étant, selon sa louable habitude, endormi dans le cellier, nous officiers de la bouche de Mademoiselle avons saisi avec empressement cette occasion de gratifier nos chers petits estomacs d'une respectable quantité de meringues, confectionnées par les mains non délicates de notre chef affectionné. Or, savoir faisons à nos bien-aimés collègues ès-marmitonnerie, qu'il se fait une chaleur insupportable aux environs de notre gosier, ce qui ne laisse pas que d'incommoder notre personne, attendu qu'elle se meurt de soif, pour parler le langage des gens de peu de conséquence !

Un rire universel interrompit ces paroles, et le tapage recommença de plus belle.

Petit-Pierre seul au milieu de toutes ces têtes folles, devint sérieux.

Un jeune marmiton demanda la parole elle lui fut accordée. Il parla ainsi :

« Baptiste, tu parles bien, c'est connu. Mais, suis bien mon raisonnement à ton tour :

— Je t'écoute, dit Lully ; ne balance pas ainsi les deux échelas qui te servent de jambes.

— Voilà, reprit l'autre, qui était en effet d'une maigre désespérante, il m'est échoué en partage une douzaine de meringues à la crème et une douzaine de meringues à la confiture.

— Comme à nous, eria-t-on de toutes parts.

— Je n'en disconviens pas, respectables camarades, mais attention. Ne pouvant les croquer toutes en même temps, j'ai commencé par les confitures et j'ai fini par la crème.

— Et bien qu'est-ce que cela fait ?

— Ce que cela fait ? dites-vous ? Cela fait que les dernières m'ont fait oublier le goût des premières, et que je ne puis être juge d'une chose qui m'est inconnue.

— Alors que veux-tu faire à cela ? dit Lully

L'expérience, répondit l'autre, l'expérience me dit que j'aurais dû commencer par les . . .

— Je comprends, interrompit Lully, il te faudrait, pour

porter un jugement éclairé, recommencer l'épreuve ?

— Oh ! rien qu'une petite douzaine me suffirait."

L'assemblée vota une douzaine supplémentaire de meringues à la crème pour chacun de ses membres, et elle décida à l'unanimité qu'elle avait soif.

Lully prit encore la parole : « Écoutez, dit-il tout bas, en fânant ce matin, j'ai rencontré par-ci par-là une douzaine de flacons de vin d'Espagne. Comme ils étaient en état de vagabondage, je les ai pris sous ma haute protection. Petit-Pierre va nous les quérir, tu sais où ils reposent ? mon ami ! »

Petit-Pierre parut hésiter.

« Jean-Baptiste, dit-il simplement, je les ai vendus ! »

Lully fit un soubresaut en arrière : « Tu les as vendus ! »

— Oui, dit Petit-Pierre,

Et il s'enfuit à toutes jambes. La stupeur se peignit sur tous ces visages blonds et roses.

Mais un instant après, Petit-Pierre reparut, joyeux, triomphant, faisant tourner audessus de sa tête... un violon, un violon véritable !

Lully poussa un cri :

« Baptiste, s'écria Petit-Pierre, voilà le prix de ton vin d'Espagne. Admire, mon ami, et dis-moi si tu es content ! »

Et en disant ces paroles, il agitait un vénérable instrument, dont le squelette usé et noirci attestait de longs états de service.

VI.

Pour le coup, c'en était trop. Lully ivre de joie, saisit d'une main tremblante l'objet tant désiré. Mais dès qu'il l'eut en sa possession, il n'osa plus le regarder, il s'en échappa des vibrations étranges, des sons confus, comme des gémissements d'ombre désolée. Ce bois luisant, sonore, lui inspirait une vague terreur, et il ne le touchait qu'avec un respect religieux. Allait-il donner une âme à ce corps sans âme ?

Ces deux trous noirs en forme d'S semblaient deux gouffres prêts à engloutir sa raison. Sa pauvre tête était bouleversée, tenaillée par des sollicitations vertigineuses et par des appréhensions pénibles. Tantôt il embrassait avec frénésie l'objet tant désiré, et d'abondantes larmes s'échappaient de ses yeux, puis il l'embrassait de nouveau, et prenant les mains de Petit-Pierre, il les baisait avec effusion. Tantôt il se mettait à rire, gesticulant et faisant mille excentricités, à ce point qu'on le crut fou.

Mais tout à coup Lully devint sérieux, il prit l'instrument, l'accorda, et le fit pleurer sous ses doigts inspirés. C'est alors que l'auditoire entier tomba dans un ravissement indescriptible. Petit-Pierre était ivre de joie, il allait et venait de l'un à l'autre, s'écriant avec une noble fierté : Hein ! que c'est beau ! que c'est beau ! Bravo, Lully ! Tu as du génie, j'en suis sûr ! Bravo ! Bravo !

Monté sur un escabeau, le corps penché en arrière, les cheveux en désordre le teint animé, Jean-Baptiste Lully, dominait toutes ces natures turbulantes qu'un même frisson d'émotion maîtrisait. En ce moment il était beau, vraiment beau, l'enfant sublime ! L'éclair du génie illuminait son front pur, et ses yeux fixés sur un point à lui seul visible, semblaient lire dans une partition magique.

VII

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et maître Bonneface parut sur le seuil. Son regard abruti fit péniblement le tour de la salle.

« Ça sent le brûlé ici, s'écria-t-il, et le gigot de Mademoiselle, misérables coquins ? je vais vous en donner, moi, des tra deri dera, vaurions ! pendards ! »

Il s'avança les poings serrés vers le musicien, il voulut saisir l'instrument malencontreux qui excitait sa rage. Les marmitons s'écartèrent tout tremblants ; mais Petit-Pierre, seul ne recula pas, et d'un air décidé, il barra le passage au maître.

tre d'hôtel, furieux de tant d'audace. L'homme et l'enfant se mesurèrent du regard, calme, les bras croisés sur sa poitrine, Petit-Pierre attendait, protégeant son ami de sa personne. Quant à Lully, il n'entendait rien, et n'avait pas conscience de ce qui se passait à côté de lui, il semblait, au contraire que son archet eût plus d'entrain que jamais.

La situation ne pouvait durer longtemps ainsi, et la scène allait prendre une tournure inquiétante, lorsqu'un second personnage entra. Le nouveau venu, homme sec et nerveux, à figure intelligente et fine, fit sonner sa longue canne sur les dalles de la salle et s'arrêta court.

Tout le monde se découvrit.

"Monsieur le comte de Nogent ! murmura le maître d'hôtel, en palissant."

Le comte de Nogent, après avoir jeté un regard rapide autour de lui, prit une prise de tabac avec une sensuelle lenteur, secoua son jabot, toussa, rajusta ses manchettes, et marcha vers Lully, en observant le plus profond silence. Le grand seigneur, par un pieux respect pour l'art, attendit que l'enfant eût achevé le morceau commencé. Et lui frappant doucement sur l'épaule

"Courage mon ami, c'est bien, c'est très-bien, palsambleu !"

Le sieur Bonneface intervint alors, et dit en courbant l'échine "Monseigneur, voilà de quelle façon se comporte ce vaurien, il gratte des cordes et laisse brûler le rôti de Mademoiselle. De sa vie il ne sera capable de faire sauter un pigeon, pauvre cervelle !"

M. de Nogent ne parut pas entendre.

"Tu iras loin si tu veux travailler," continua-t-il en s'adressant au jeune Florentin.

Lully balbutia quelques paroles.

"Oui monseigneur, il ira loin, s'écria Petit-Pierre, qui poursuivait avec une volubilité comique. Aussi, c'est mon ami, monseigneur, un bon enfant, allez ! Il se nomme Jean-Baptiste Lully, monseigneur. Il veut être artiste, et j'espère qu'il le deviendra, foi de Petit-Pierre. Quand on a son talent, c'est moi qui vous le dis, monseigneur, on n'est pas fait pour tourner la broche et ratisser des carottes, n'est-il pas vrai, monseigneur ?"

"Tu as raison, mon enfant, répondit le comte, qui ne put s'empêcher de sourire, et si ton ami veut me suivre, il ne tiendra qu'à lui d'arriver à la réputation, il a tout ce qu'il faut pour faire un artiste."

"Ah ! je le savais bien, moi, s'écria Petit-Pierre, Emenez Lully, monseigneur, afin qu'il devienne un musicien célèbre, vous ne vous en repentirez pas, foi de Petit-Pierre qui est mon nom, pour vous servir, monseigneur."

Lully, tremblant, confus, ne soufflait mot.

Petit-Pierre s'approcha de lui et l'embrassant avec effusion "Baptiste, tu vois, tu n'es pas fait pour rester ici avec nous, suis ta destinée. Adieu Non au revoir ! Etudie, travaille. Encore une fois au revoir."

Et le bon Petit-Pierre, dont le cœur était bien gros, retint ses larmes, et fit tous ses efforts pour déterminer son ami à suivre M. de Nogent.

Lully, entraîné par sa vocation, céda sans peine. Les deux enfants se séparèrent en se promettant de ne jamais s'oublier. Lully partit tout joyeux. Mais quand la porte se fut refermée et que son ami eût disparu, Petit-Pierre se réfugia dans un coin et se mit à pleurer, car de tristes pressentiments lui disaient que Baptiste était à jamais perdu pour lui.

VIII.

Le comte de Nogent conduisit notre Lully à mademoiselle de Montpensier et dit à la princesse que de ses appartements ayant entendu les accords d'un violon, il avait prêté l'oreille, et s'étant aussitôt empressé de descendre à la rôtisserie s'attendant à y trouver quelque ménestrier habile, vieilli dans la pratique.

Emerveillée du savoir-faire de son favori d'autrefois,

Mademoiselle prit le plus grand intérêt à ce talent précoce, et, après lui avoir fait exécuter plusieurs morceaux, voulut bien lui assurer son puissant appui.

En un instant, Lully découvrit quel avenir lui souriait, et le bon Petit-Pierre ne fut pas oublié dans ses actions de grâces mentales. Il se promit bien de courir, dès qu'il serait libre, vers son ami pour lui faire part de sa fortune inespérée. Mais une cruelle déception l'attendait, car aussitôt après la sortie de M. de Nogent, Petit-Pierre avait été fouetté et chassé de l'hôtel par M. Bonneface, pour avoir laissé brûler le rôti de Mademoiselle, confié à ses soins.

Lully allait avoir quinze ans ; Mademoiselle le plaça parmi ses pages lui fit donner des maîtres, et voulut que rien ne fut négligé pour son éducation musicale. Aussi devint-il très-habile en peu de temps : ce qui ne l'eût certes pas empêché de retomber dans l'oubli, sans une espièglerie, qui le mit de nouveau en relief.

Voici le fait :

Un jour, mademoiselle de Montpensier, se promenait dans les jardins de Versailles, aspirant les parfums d'une nature en pleine floraison. Elle suivait lentement une longue allée ombreuse, escortée d'un essaim de belles dames éprouvées, caquetant et minaudant avec de jeunes gentilshommes dorés et chamarrés sur toutes les coutures. Tout à coup elle s'arrêta devant un parterre émaillé de fleurs printanières, et apercevant un piédestal vide, elle s'écria qu'on aurait dû y placer une statue. Cette remarque frappa Lully, qui pour l'instant faisait sa sieste non loin de là, étendu sur l'herbe tendre, demandant sans doute aux oiseaux et aux arbres des leçons d'harmonie. Une idée lui vint, et pendant que la cour s'éloigne, il ôte sa casaque, conserve seulement son justaucorps, grimpe sur le piédestal, et prenant l'attitude d'un gladiateur romain, attend avec un sérieux imperturbable. Mademoiselle ne tarde pas à reparaitre. De loin ses yeux se portent sur la statue improvisée "Est-ce une hallucination ? un rêve ? un enchantement ? dit-elle." La surprise est sur tous les visages, et quelques marquises crient au miracle. On s'approche cependant, et la princesse reconnaît son page !

Ce fut un grand scandale, et deux douairières faillirent s'évanouir. Quelques épées sortirent de leur fourreau, et les oreilles de Lully coururent un grand danger mais Mademoiselle avait ri, et l'on finit par trouver le tour charmant. Lully fut pardonné, complimenté même sur sa bonne mine, et cette folie ne contribua pas peu à lui gagner tout-à-fait les bonnes grâces de la cousine du grand roi.

Lully avait à peine dix-neuf ans lorsque Louis XIV voulut l'entendre. Le roi s'enthousiasma pour son talent, le retint à sa cour, et créa une nouvelle bande de musiciens, connue sous le nom de *petits violons*, dont il lui donna l'inspection.

Il devint homme, et avec l'âge son talent prit du caractère et de la grandeur.

Son nom se répandit peu à peu, et les célébrités du temps recherchèrent son amitié. Molière eut recours à lui pour la partie chantante et dansante de ses pièces. Quinault fit des chefs-d'œuvre de poésie lyrique, et sut se plier aux exigences de son génie, et bientôt même Boileau, le dispensateur de la renommée, le proclama le seul musicien de son temps.

Mais parfois, au milieu de ses succès rapides, il lui arrivait comme un parfum de sa prime jeunesse, et la franche physionomie de Petit-Pierre lui revenait à la mémoire. Il se demandait avec inquiétude ce qu'était devenu l'ami de ses premières années, en quel lieu végétait celui qui l'avait poussé dans la brillante carrière qu'il parcourait si glorieusement. Vous dont le cœur a conservé toute sa pureté, vous comprendrez combien il était ému, en évoquant ces souvenirs d'autrefois. Ses yeux restaient alors fixés durant de longues heures sur un violon délabré, tout couvert de poussière, appendu à la muraille, et qu'il conservait avec un soin religieux, comme une précieuse relique du cœur.

IX

De longues années glorieuses et fortunées, s'écoulaient pour Lully. Au mois de Novembre 1672, il obtint le privilège de l'Académie Royale de Musique, et c'est de ce moment que fut fondé réellement notre grand Opéra.

Un peu plus tard, le roi, qui l'aimait beaucoup, lui accorda, malgré M. de Louvois et au grand scandale de toute la cour, des lettres de noblesse et une pension de douze cents livres. Les grands, furieux d'une telle faveur, le poursuivirent de leurs saucismes, et le ministre l'ayant un jour rencontré à Versailles, lui dit d'un air moqueur, "Bonjour, cher confrère." Ce qui s'appela un bon mot de M. de Louvois. Mais Lully, heureusement pour lui, maniait l'épigramme avec un esprit supérieur. Il tint bon, joua serré, et, par ses réparties, réduisit ses envieux au silence.

Lully était alors surintendant de la musique du roi, et ses occupations devinrent telles, qu'il négligea entièrement le violon ; bientôt même lui en faire jouer fut chose à peu près impossible. Le maréchal de Grammont trouva cependant le secret de le ramener quelquefois à l'instrument dont il tenait de si magnifiques accords. Voici de quelle façon il procédait : il ordonnait à un valet de jouer, en présence du musicien, un morceau de sa façon, en l'assaisonnant des *couacs* les plus fantastiques. Le moyen réussissait invariablement. Lully dont l'oreille était d'une sensibilité sans exemple, sautait à la gorge du pauvre diable, lui arrachait l'instrument des mains et en tirait les plus suaves vibrations. Bien mieux, il s'animait, et l'inspiration allant toujours croissant, il ne quittait plus qu'à regret l'instrument aimé.

Il jouissait, à cette époque, d'une immense célébrité, et on le proclamait partout, le père de la vraie musique en France. Il savait accommoder son art au génie de la langue, et, grâce à lui la musique avait pris une forme toute nouvelle. Il introduisit des timbales et des trompettes dans les symphonies, qui, jusqu'alors, s'exécutaient par le chant soutenu des premiers violons, que les autres parties accompagnaient sur un ton monotone, et apporta de notables changements à la composition. Mais ce qui le distingua surtout, ce furent les fugues que les progrès de l'art n'ont pu faire oublier, et que les artistes modernes étudient avec soin.

Lully trouvait, dans les fêtes brillantes qui se succédaient sans interruption à la cour, l'occasion de mettre à profit ses talents pour le genre lyrique. Il composa la musique de ces ballets célèbres où le roi lui-même ne dédaignait pas de prendre un rôle.

Une fois, Louis XIV devait danser dans un des ballets de son musicien favori. Comme on le sait, le roi-soleil n'aimait pas qu'on le fit attendre. Mais l'art est une majesté, qui, elle aussi, à ses exigences. On allait commencer, quand Lully s'aperçut qu'il manquait un décor indispensable. Il fallut à tout prix le remplacer, ce que l'on fit enfin, mais ce fut long. Le roi, impatienté, envoya dire qu'il voulait absolument que l'on commençât, et qu'il ne pouvait plus attendre. Lully, songeant bien plus à ce qu'il devait faire qu'aux ordres de son souverain, répondit avec un grand sang-froid "Le roi est le maître, et personne n'a le droit de l'empêcher d'attendre ou de ne pas attendre." Paroles hardies. Le monarque absolu, qui avait dit un jour. "J'ai failli attendre." fut blessé de cette saillie. Aussi, malgré le succès du ballet, se garda-t-il d'adresser à son musicien les compliments d'usage.

X

Lully revint à Paris, désappointé d'avoir perdu les bonnes grâces du roi. Mais son humeur enjouée reprenant bientôt le dessus.

"Foin des grands seigneurs et de la cour ! se dit-il, le vent change trop souvent de directions dans ces régions-là, je veux à tout jamais m'en écarter."

Résolu à travailler désormais pour le public, il se remit avec ardeur à son *Armide*, et jamais son inspiration ne le servit mieux.

Le soir de la répétition générale de son œuvre nouvelle, bien avant l'heure fixée, Lully était à son théâtre, surveillant tout ; car, directeur et propriétaire de l'Opéra, il ne s'en rapportait qu'à lui-même pour les moindres détails de la mise en scène. Tout marchait à sa voix, et pas un murmure ne s'élevait du sein de cette armée d'exécutants, qu'il faisait mouvoir au gré de son génie. L'oreille tendue vers l'orchestre, aucune nuance de ton ne lui échappait. Si, par malheur, il entendait une fausse note, vite il s'élançait furieux sur le coupable, lui attachait son violon et lui brisait, sauf, la répétition finie, à s'excuser auprès de son pensionnaire, à lui payer son instrument et à l'emmener dîner avec lui. A part quelques gens de cour, personne n'était admis à une répétition générale, cette fois-là aucun des habitués ne s'était présenté.

Lully n'en fut pas fâché, et se crut débarrassé de tous ces beaux donneurs de conseils "Mon affaire n'en ira que mieux." pensa-t-il. D'ailleurs il lui avait été fait mauvaise mine par le maître, on ne pouvait pas déceintement venir écouter sa musique, pour peu qu'on fût quelque chose à la cour. Aussi, qu'on juge quel fut son étonnement quand on vint l'avertir qu'un homme, qui refusait de se nommer, demandait à lui parler.

Je n'ai pas le temps, qu'on revienne un autre jour, répondit-il.

Et, pensant qu'il s'agissait d'un importun, il ajouta, mais pour lui seul : Qu'il aille au diable !

Quelques minutes après, on lui apporta un petit carié de papier gros et sale, contenant ces simples mots : "Un ancien ami."

— Répondez, dit Lully, qu'un jour comme celui-ci, je n'ai pas d'amis.

Et sans plus s'inquiéter de cet incident, qu'il oublia presque aussitôt il continua d'apporter toute son attention à la mise en scène d'*Armide*. On ne le déranga pas davantage ce soir-là ; mais le lendemain, jour de la première représentation, on lui remit un autre billet, conçu à-peu-près en ces termes.

"Tu n'as pas voulu me voir hier, je t'attendrai ce soir après ton spectacle."

Pas de signature et peu d'orthographe.

Lully roula entre ses doigts la mystérieuse missive, et l'envoya en plein dans le visage d'un de ses pensionnaires, qui, en parlant, venait de commettre une note désagréable.

XI

Lully entra au théâtre. La salle commençait à s'emplier, mais les places ordinairement occupées par les hauts personnages de la cour de France restaient toutes vides. L'artiste comprit sans peine ce que signifiait cette désertion en masse, et il se consola en voyant les bons bourgeois envahir les places inférieures.

Mais le public parut surpris, et des bruits, répandus à dessein sans doute, vinrent bientôt l'effrayer. Ce furent d'abord des chuchotements, ensuite les mots de disgrâce circulèrent à demi-voix, et, enfin, quelqu'un ayant assuré que le roi avait défendu à toute la cour d'assister à la représentation d'*Armide* il s'en fallut de peu que les bourgeois timorés s'en allassent, de peur d'être compromis. On ne les retint qu'en leur refusant les quarante sous qu'ils avaient donnés avant que d'entrer.

C'est en présence d'un tel auditoire que le chef-d'œuvre de Lully fut joué.

4

8va

8va

8va

8va

f

1sr. 2d.

5

8va

2 5

p *f* *p*

8va

f *ff*

cres

1 2 1

8va

pp

8va

pp *f*

CODA.

f

X8^a X8^a

8va

p

Aussi pas un applaudissement ne se fit entendre, et quand le rideau fut baissé sur le dernier vers, chacun parut soulagé, et les spectateurs se retirèrent dans le plus froid silence.

Le pauvre artiste était fou.

Il parcourait le théâtre en se frappant le front, et il s'écriait en pleurant " Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! me serais-je trompé ? mon génie serait-il éteint ? Mais non, non, cela n'est pas possible ! Je sens bien que ce que j'ai fait est beau ! On ne s'abuse pas à ce point. Je les forcerai de m'applaudir, malgré les envieux, malgré le roi lui-même."

Sa douleur était d'autant plus profonde, que la cause en était matériellement injuste

Il s'enfuit sans vouloir parler à personne, repoussant avec dignité les consolations qui lui étaient offertes.

Comme il descendait l'escalier du théâtre, il se sentit tiré par les basques de son habit.

— Laissez-moi ! s'écria-t-il sans même tourner la tête vers celui qui appelait son attention, laissez-moi, je ne puis rien faire pour vous, mon brave homme.

— Baptiste, lui répondit-on, arrête-toi un instant.

— Allez au diable !

— Baptiste, c'est moi qui t'ai écrit Tu sais, hier et ce matin encore ? Lully, s'arrêta, et, considérant celui qui s'obstinait à le poursuivre

— Qui es-tu donc ?

— Ne me reconnais-tu pas ?

— Vous vous trompez, fit Lully, qui chercha néanmoins à rappeler ses souvenirs.

— Il y a si longtemps que tu ne m'as vu. Moi-même, si je ne t'avais pas entendu nommer . . .

— Mais, enfin, qui êtes-vous ? demanda Lully, fortement intrigué Parlez, expliquez-vous.

— Petit-Pierre, répondit simplement l'interlocuteur de Lully.

— Petit-Pierre ! s'écria le musicien, Petit-Pierre ! Il serait possible ?

— Veux-tu que je t'embrasse ? demanda Petit-Pierre.

Les deux anciens marmitons de mademoiselle de Montpensier se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent avec effusion au milieu de la foule étonnée. De grosses larmes coulaient silencieusement sur les joues rebondies du pauvre homme, et Lully s'écriait, en considérant son ancien ami. " Mon brave Petit-Pierre ! mon bon Petit-Pierre ! Eh quoi ! c'est bien toi ? toi ! comme tu es changé !

— Et toi donc, lui dit Petit-Pierre, tu as l'air d'un grand seigneur, d'un prince.

— Embrassons-nous, mon vieil ami, c'est le ciel qui t'envoie pour me consoler. Viens, dit Lully en entraînant Petit Pierre, viens chez moi, nous causerons, nous parlerons du temps passé, de ce bon temps où nous n'avions que quinze ans.

Et M. de Lully prit sans façon le bras de Petit-Pierre, et tous deux laissèrent un libre cours aux mille souvenirs qui les venaient assaillir.

— Te voilà riche, considéré, dit Petit-Pierre.

— Est-ce le bonheur tout cela ? dit Lully. Parlons de Mademoiselle, de nos camarades, de M. Bonneface. Ah ! qu'il y a loin de cette époque !

— Il y a quarante ans.

— Oui, répéta le musicien en soupirant, quarante ans !

— Regrettes-tu les marmites de Mademoiselle, Baptiste ?

— Peut-être.

— Est-ce possible ?

— Alors, je n'avais pas cinquante-trois ans.

— Quels joyeux bambins nous faisons, Baptiste !

— Comme il y a loin ! dit Lully.

— Il s'est passé bien des choses depuis lors, fit Petit-Pierre.

— Parle-moi de toi, Pierre. Qu'es-tu devenu ?

— Ah ! mon cher Baptiste ! après avoir été fouetté et roué de coups, je fus chassé de l'hôtel par M. Bonneface, tu as dû l'apprendre ?

— Pauvre enfant !

— J'errai longtemps au hasard dans Paris. Puis, je finis par entrer au service d'un lord anglais qui retournait dans son pays.

— Mais tu savais fort peu de choses, Pierre.

— C'est vrai. Cependant je payai d'audace, et je passai pour un très-habile cuisinier.

Lully éclata de rire. Petit-Pierre fit de même, et continua :

— Ce n'est pas tout. Au bout de quelques mois, j'étais maître d'hôtel, rien que ça

— Pas possible ?

— Je te le jure. Je suivis mon maître en Espagne, en Italie, partout. Il vient de mourir à Florence, en me laissant une pension de huit cents livres. C'était un bon maître, et je le regrette sincèrement.

— Apes, Petit Pierre.

— Dam ! j'entendais souvent parler de M. de Lully.

— Où ça ?

— Partout. Mais je te l'avoue, mon cher ami, je n'osais croire que ce fût mon Baptiste d'autrefois. Aussi ce n'est qu'en tremblant que je t'ai écrit, et je n'ai pas signé parce que . . .

— Parce que ? . . . demanda Lully.

— Ah bah ! pourquoi te le dire ?

— Craignais-tu que je ne voulusse pas te recevoir ?

— Justement.

— Oh ! Pierre, comme tu me jugeais mal !

— Dam ! un grand personnage !

Les deux amis se pressèrent la main, et Lully heurta à la porte de sa demeure.

XII

Quelques instants après, Petit-Pierre et Lully étaient assis devant une table que M^{de} Lully avait eu soin de remplir de vins et de mets choisis, et la conversation reprenait son cours

— Pierre tu reviens d'Italie, où tu dois avoir entendu de la musique. A ta santé, mon vieux camarade !

— Ah ! j'en ai entendu de la bonne, va ! Et quoique je ne m'y connaisse pas, je puis te répondre que c'est ce qu'il y a de plus beau avec le soleil et le ciel bleu, dans ton cher pays. Sais-tu que ton vin est exquis ?

— Peste ! je le crois aisément Prends cet aile de poulet Est-ce tendre ? Mais je veux te faire juge de ma musique, et tu pourras te vanter d'avoir été traité comme jamais prince ni roi de France ne l'ont été. Je ferai jouer mon *Armée* pour toi, pour toi seul Nous l'écouterons ensemble et tu me diras ce que tu en penses, car ces imbéciles de bourgeois sont incapables d'avoir une opinion

— En attendant, dit Lully, prends cette tranche de foie-gras et dis-moi si c'est fin.

— Délicieux ! répondit Petit Pierre en faisant claquer contre son palais une langue altérée.

Lully comprit le mouvement et emplit les verres.

Toute la nuit se passa à causer et à boire, et quand le jour vint, il trouva nos deux amis ronflant sur la table Rien n'amène

plus facilement l'ivresse que le bonheur.

Aussitôt éveillé, Lully fit prévenir au théâtre qu'il y aurait grande solennité le soir même Directeur et propriétaire à la fois de l'Académie royale de musique, il n'avait qu'à donner ses ordres pour qu'ils fussent exécutés.

Où à l'heure de la représentation, Lully et son ami partirent, bras dessus, bras dessous, comme de bons bourgeois se rendant au spectacle à leurs frais. Ils trouvèrent la salle splendidement éclairée et vide de spectateurs, l'entrée ayant été refusée au public par ordre exprès du musicien. Ils prirent leur place au milieu du parterre, où deux sièges avaient été préparés pour les recevoir, et les trois coups ayant été frappés la toile se leva et le spectacle commença.

Il fallait voir avec quel entrain jouaient les acteurs. Il fallait entendre les exclamations de Petit-Pierre. « Bien ! Baptiste ! s'écriait-il en battant des mains tu es un grand homme. Lully ! Mais que c'est beau ! que c'est magnifique ! »

— Tu trouves, Petit Pierre ? demandait Lully.

— La musique italienne n'est rien en comparaison de la tienne, c'est moi qui te le dis, Baptiste.

Et le bonhomme applaudissait, criait. Bravo ! trépignait, riait aux éclats et pleurait, tant il était fier du talent de son Baptiste.

Bref ce fut une fête de famille, et les acteurs jouèrent avec une veuve admirable. Lully plus heureux cent fois de l'approbation de Petit-Pierre qu'il ne l'aurait été de celle de Louis XIV, s'écriait « Hein ! c'est une œuvre au moins que mon *Armide*, et je savais bien, moi, que tu la trouverais belle. Allons, Petit-Pierre, applaudis ! Tiens, j'oublie que je suis l'auteur, et j'applaudis avec toi, parce que je trouve cette musique admirable.

Rentré chez Lully, après la pièce, Petit-Pierre voulut à son tour donner à son ami une idée de son talent culinaire. Il prépara un souper à l'italienne, auquel Lully fit le plus grand honneur. Rien n'y manquait, ni les macaroni, ni les ravioli, ni la polenta.

— En se mettant à table, le pauvre Pierre, poussa un cri de surprise. Au beau milieu sur un plateau d'argent, était couché un violon, et ce violon il l'avait reconnu, c'était celui qu'il avait donné à Lully à l'hôtel Montpensier, il y avait quarante ans.

Au dessert, Lully prit l'instrument et joua un air que Petit-Pierre reconnut facilement.

— Comment, Lully as-tu conservé la mémoire de tout cela ? s'écria Petit-Pierre. Mais sais-tu que je crois te voir encore avec ta veste blanche, ta figure inspirée ? . . . Je suis sûr que Bonneface va paraître, que sa grosse voix va se faire entendre . . . Mais, tiens, j'entends du bruit . . . Est-ce que je rêve Lully ? Écoute, écoute donc. Ah ! bien oui, te voilà parti, impossible de t'arrêter, et M. de Nogent lui-même reviendrait, que . . .

On frappa un coup sec à la porte, qui s'ouvrit, et un personnage entra d'un air composé.

Petit-Pierre se laissa choir sur sa chaise, pensant que par quelque sortilège M. de Nogent se représentait devant lui. En effet dans l'obscurité on pouvait s'y méprendre, car le nouveau venu, avec son grand air, sa perruque, ses chamarrures et sa longue canne, ressemblait étonnamment à l'ancien protecteur de Lully.

— Lully, je viens à vous de la part du roi — dit le personnage en question.

— Monseigneur . . . dit Lully en s'inclinant devant le prince de Conti, qu'il venait de reconnaître . . . Je suis aux ordres de sa majesté. Le roi m'avait accordé sa faveur, il me l'a retirée, je suis son fidèle sujet, et je dois obéir.

— M. de Lully, dit le prince de Conti, vous êtes roi aussi, moi par le talent ; et Louis XIV m'envoie en ambassade auprès de vous afin de faire la paix.

— Je le répète, je suis prêt à obéir, monseigneur. Que demande Sa Majesté ?

— Que vous fassiez représenter votre *Armide* demain devant la cour. Le roi a eu connaissance de la représentation de ce soir, et Sa Majesté pense que puisque M. de Lully a si fort goûté et si fort applaudi *Armide*, il faut bien qu'*Armide* soit un chef-d'œuvre. Entrez nous, cher Lully, vous devez vous connaître mieux que personne en musique.

Lully s'inclina.

Le prince de Conti continua, — Le roi vous recevra demain à son lever, — M. de Lully, votre main. Il serra la main de l'artiste et se retira.

— Voilà encore qu'on m'enlève mon Baptiste ! s'écria Petit-Pierre quand ils furent seuls. Ils accapaitent tout ces grands seigneurs. Il faut avouer que je n'ai pas de chance.

— Ne crains rien, mon ami, répondit Lully d'un air profondément ému, je sais par expérience que rien ne vaut un ami vrai, ni les princes, ni les rois, ni la gloire, ni la fortune, et je te garde si tu le veux bien.

XIII

Le lendemain de cette scène, *Armide* fut représentée devant le roi et devant toute la cour, qui avait envahi la salle. Lully, obtint, ce soir-là, un succès sans exemple au théâtre, et ses amis l'en félicitèrent à l'envie, mais Lully convaincu de la fragilité des hommes dit à Petit-Pierre en lui prenant le bras pour rentrer au logis « Tous leurs applaudissements, Pierre, ne valent pas ton approbation, et je donnerais mille soirées comme celle-ci pour celle que tu m'as fait passer hier. Notre nature d'artiste est étrange, vois-tu, l'encens du vulgaire nous fatigue plus qu'il ne nous touche, et il faut davantage à notre âme inquiète et tourmentée. »

Il se tut un instant, et devenant tout à coup triste et mélancolique, lui si gai d'ordinaire, il ajouta :

— Cette pauvre âme, qui loge souvent trop haut dans le pays charmant de la fantaisie, a besoin de retomber sur la terre, quand elle y retombe, une âme sœur qui amortisse sa chute et pansé ses blessures. Le crois-tu le géme le plus noble, le plus élevé ne tarde pas à s'amoindrir et à s'éteindre s'il n'a ce bienveillant et sympathique appui dont je te parle ? L'artiste quand il crée des mondes, qu'il les remue et secoue leurs passions et leurs crimes, aime, après un tel labeur à reposer ses yeux encore pleins d'espérance sur un être enthousiaste, qui a foi en son audace et s'implégué de ses goûts et de ses idées au point de sentir comme il sent, de vivre de sa vie, partageant ses doutes et ses espoirs, ses aspirations et ses défaillances.

— Quelle abnégation sainte ! dit Petit-Pierre.

— D'autres nommeraient cela une exigence aveugle.

— L'affection élevée à de certaines proportions ne sait plus ce que signifie, le mot exigence.

— Est-ce de l'égoïsme, alors ? Non, car l'œuvre conçue au contact de cette amitié sublime projettera ses bienfaisants rayons sur des milliers de désespérés qu'ils ramèneront de leur douce chaleur.

— Oh ! je comprends ce qu'il te faudrait.

— Une perle rare ni plus ni moins, répondit le musicien, une perle rare qu'à chaque instant on aperçoit et qui vous échappe au moment où l'on croit la saisir, en vous laissant le cœur tout mutilé, ce qui n'empêche nullement les oisifs, les indifférents les beaux diseurs de vous tenir fort privilégiés, leur aveuglement ne leur permettant de voir que la surface des choses, suifface que nous nous efforçons de faire belle dans notre courageuse fierté.

Il se fit un de ces silences pleins d'attraits durant lesquels la conversation se poursuit de part et d'autre sans qu'il soit besoin d'échanger une parole, tant il y a complète communion d'idées. Petit Pierre le rompit le premier, et poussant un soupir :

— Que n'ai-je de l'esprit, Baptiste, du savoir ! que ne suis-je un artiste comme toi !

— Qui sait répondit Lully, si nous nous comprenions aussi bien, toi étant artiste ? Je ne le crois guère, pour ma part.

— Comment il ne faut pas être soi-même un artiste pour comprendre ..

— Mon bon Pierre, l'art est une religion qui a ses feivents et même ses fanatiques par tout, à tous les degrés, l'art n'est pas fier va ! et je ne saurais dire comment il se trouve qu'on le comprenne ou qu'on ne le comprenne point.

— Vraiment ? — demanda le pauvre homme d'un air rayonnant.

Lully lui coup la parole : — Pierre c'est toi qui m'as donné le bâton de voyage qui me manquait pour commencer ma route alors que j'étais aident et vigoureux, maintenant tu me retrouves épuisé, harassé et dégouté de la versatilité des hommes, laisse-moi ton bras pour me reposer et vieillissons ensemble au but que j'ai atteint.

— Comment je serais pour toi l'ami rêvé ! s'écria Petit-Pierre en sautant au cou de son ami.

— Oui, Pierre, à notre âge on ne bâtit plus sur le sable, et puisque nous voici réunis de nouveau, ne nous quittons jamais.

— Jamais, Baptiste, répondit Pierre, je te le jure ! les deux amis se pressèrent la main.

— Allons souper, dit Lully en s'efforçant de rire, et admuons si nous le pouvons ce redoutable roi de France, ce puissant monarque, qui mourrait d'ennui au milieu de la plus magnifique cour du monde, dans ses palais splendides, mais sans une affection sincère, si pour distraire sa loyale personne il n'avait le comédien Molière et le musicien Lully.

ALFRED DEBERLE.

Nouvelles Musicales du Canada

— M. C. Lavallée ayant de nouveau résigné la charge de maître de chapelle de l'Eglise St Jacques, M. J. A. Finn a été appelé à lui succéder.

— "L'Eloge de la Musique" était le sujet d'un discours académique prononcé dernièrement par M. O'Leary Chaffers, au Collège Commercial de St. Césaire.

— Nouvelle publication musicale de M. A. Lavigne — "Les oiseaux blancs" — paroles de M. H. Fréchette, musique de M. G. McNeil, prix, 30 cents.

— Nous lisons dans le *Nouveau-Monde* du 9 mars dernier : "Nous avons eu l'occasion d'entendre jouer le *Polka des Moines*" (publié par A. J. Boucher,) et de l'avis des connaisseurs, il est très-charmant."

— Le Cercle Sto. Cécile de Sorel s'est de nouveau distingué par l'exécution très-bien réussie du *Kyrie* et du *Gloria* de la XII Messe de Mozart et du *Sanctus* et de l'*Agnus* de Winter, à l'occasion de la récente solennité de St. Joseph.

— Nous voyons par les journaux de Québec que les jeunes musiciens de Beauport ont obtenu les plus beaux succès, dans les deux concerts de M. Lavigne. Du coup, cette bande a pris la première place parmi les corps de musique de la vieille Capitale. On est étonné de voir le suc-

cès d'un corps de musique dont on ignorait jusque là l'existence

— Une quinzaine de jeunes gens entreprenants du village de St. Césaire sont actuellement en société pour organiser une bande de musique. Cette heureuse idée rencontre l'approbation de tous. Deux bandes de musique, celle du collège et celle du village donneront plus de solennité à nos fêtes religieuses et patriotiques. Honneur à l'énergie de nos jeunes amis !

— Un temps détestable et la contre-attraction de l'actrice Neilson à l'Académie de Musique eurent pour effet de diminuer quelque peu le nombre des auditeurs au concert donné à la Salle des Artisans par M. M. Prume et Lavallée, le vendredi, 2 mars dernier. Une soirée musicale charmante dédommagea toutefois les courageux assistants de leurs peines. M. Prume interpréta avec un succès plus qu'ordinaire le superbe concerto pour violon de Max Bruch ainsi que sa fantaisie admirable sur *Faust* M. C. Lavallée enleva, de la façon la plus brillante, le célèbre *Concert Stucle* de Weber. Plusieurs charmants *arias* et romances, chantés par Madame Prume et M. Lamothe, comblaient un intéressant programme.

Une surprise fort agréable fut donnée à Mr. Alphonse Paré, fondateur du *Corps de musique Indépendant de St. Roch*. Les membres de ce corps de musique eurent la pensée délicate de lui offrir un petit festin à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Une adresse très-flatteuse fut présentée à M. Jos. Shehyn, M. P. P., l'un des principaux bienfaiteurs de cette société. Mr. Shehyn répondit dans les termes les plus heureux. La bande, sous l'habile direction de M. Frédéric Geay, a exécuté les plus jolis morceaux de son répertoire, entr'autres un morceau intitulé *Québec Est*, de la composition de M. Geay et dédié à M. Shehyn. On se mit ensuite à table où un réveillon des plus succulents, dû à la générosité des membres du corps de musique fut servi aux invités. Force santés furent portées et bues avec enthousiasme, accompagnées des discours les plus piquants.

— Plus d'un lecteur musical se demandera avec étonnement ce qu'il peut y avoir de commun entre les Noces d'or de Pie IX, les Métis et les Bois-brûlés du Nord-Ouest et le Messie de Hændel ! Voici la solution de cette singulière énigme. Les dévoués enfants de Pie IX, qui habitent les plaines sauvages de Manitoba, ont résolu de célébrer avec éclat l'heureux anniversaire de son Episcopat, en exécutant, sous la direction habile du Révd Messire Dugast, Directeur musical du Collège de St. Boniface, — et avec accompagnement de grand orchestre, le chef-d'œuvre de Hændel — son *Messie*. N'est ce pas là porter *bien loin* la culture de l'art ? Honneur donc aux artistes de Manitoba ! Nous recommandons à M. Bray, au Witness et aux autres prédicateurs de leur espèce de ne pas manquer de citer dans leurs fanatiques diatribes ce nouvel exemple du Clergé et de l'Eglise Catholique, conspirant ensemble, pour tenir leurs sujets dans la plus abjecte ignorance !

— Assistance nombreuse et enthousiaste au concert donné par M. Oscar Martel à la Salle des Artisans, mardi, le 6 mars dernier. M. Martel s'est surtout distingué dans la grande "Fantaisie de Concert," de Vieuxtemps. Dans un fort joli duo tiré du *Don Carlos* de Verdi, MM. Guillaume et Honorius Lamothe ont été chaleureusement applaudis. Rappelons, en passant qu'une large part des applaudissements, si justement décernés, revient du meilleur droit à l'habile professeur de chant — Madame Petipas — qui a si heureusement dirigé les études musicales de ces excellents amateurs. La cantatrice de la soirée — Mlle Hortense Villeneuve — a de nouveau enchanté son auditoire. Notre gracieuse compatriote possède assurément un organe des mieux doués, — timbre charmant, égalité parfaite, souplesse extrême, étendue considérable, — en un mot, réunion des qualités les plus précieuses qui semblent assurer à Mlle Villeneuve, sous une direction compétente, le plus brillant avenir dans la carrière artistique.

— Le concert annuel des Aveugles de Nazareth croît en intérêt et en excellence chaque année. Le temps nous fait défaut pour décerner à chacun des exécutants la large part d'éloges qui lui revient si justement nous nous bornons à mettre sous les yeux de nos lecteurs le programme doublement poétique de cette ravissante fête du cœur, de la charité et de l'art.

PROGRAMME.

— o o —

Notre bienveillant auditoire
Voudra bien encore aujourd'hui
Redemander à sa mémoire
Notre "Programme" que voici :

D'abord, "Les Fils de l'harmonie"
Vont nous transporter en chantant
Sur la rive verte et fleurie
D'un Petit "Ruisseau" murmurant
Après le bonheur indicible
De cette course dans les bois,
On dira "La chose impossible"
Dans une romance de choix.

Et puis, "La flûte moqueuse"
Viendra rire avec le "Piano"
Et du "Bivouac" la voix joyeuse
Au loin réveillera l'écho.

Après cela, "De la Lecture"
Nous écouterons les leçons,
Et parmi les fruits, les poissons,
"Du marché" viendra la peinture.

Les chants de la "Porteuse d'eau"
Mettront tous les marchands en fuite
Deux artistes viendront ensuite
Vous servir un brillant "Duo"

Et puis la "Leçon de grammaire",
Et puis nos musiciens chéris
Accompagneront pour vous plaire,
"Les Ferblantiers" à leur logis.

Enfin, de finir je m'empresse,
Nous vous dirons nos grands "Mercis",
Puis, au son de la grosse caisse,
Vous irez tous trouver vos lits.

— o —

Abonnements reçus dans le cours du mois.

Pour Mai 1876-77—Mesdames Fortier et H. Leclaire,—Bibliothèque de la Législature de Québec,—M. L. Laflamme Di. E. Mount, Dr G. Leclère, Dr. M. Bellemare.

Pour Janvier 1877-78—Mesdames Guy et Ethier,—Couvent de St. François du Lac,—M. M. A. Dion et A. Routhier,

Pour Mai 1877-78—Mr. H. Wehrmann,—Revd Père A. Trudeau, O. M. J

— o —

CONSEILS D'UN PROFESSEUR

SUR

L'ENSEIGNEMENT DU PIANO,

PAR

A. MARMONTEL

(Suite)

Gammes chromatiques.

Le doigté le plus généralement adopté pour la gamme

chromatique et les variantes à la tierce, à la sixte, à la dixième, par mouvement contraire, consiste à placer régulièrement dans cette succession par demi-tons le troisième doigt sur toutes les touches noires aux deux mains, que la gamme soit ascendante ou descendante. C'est le doigté indiqué comme préférable par Hummel et H. Herz. Nous l'adoptons aussi comme traduisant mieux les passages de force.

Czerny, Zimmermann, Cramer, Chopin, présentent d'autres modèles de doigté, où l'emploi du deuxième doigt, du troisième, du quatrième revient périodiquement pour utiliser un plus grand nombre de doigts sans passer le pouce. Ces modifications ingénieuses peuvent exceptionnellement s'utiliser dans les passages rapides et légers, ou dans les variantes de traits dérivés des gammes chromatiques, s'y raccordant pourtant.

C'est aux professeurs expérimentés, aux élèves attentifs et chercheurs du mieux, à trouver l'application convenable de ces différents procédés. Mais il importe d'abord de choisir un doigté régulier, uniforme comme expression du doigté normal. Les exceptions viennent ensuite suivant la texture des traits, leur caractère de force ou de légèreté.

Gamme en tierces et sixtes plaquées (liées)

L'étude des gammes en tierces plaquées et liées, parcourant toute l'étendue du clavier dans tous les sens et dans les deux modes, puis enfin chromatiquement, doit, ainsi que celle des différentes variétés de gammes à l'octave, à la tierce, à la sixte, à la dixième par mouvement contraire, être toujours précédée d'exercices à mains posées, fixes, avec notes tenues, où chaque groupe de tierces sera étudié d'abord isolément dans les différents rythmes, puis sans notes tenues, avec les différentes combinaisons des cinq doigts et dans toutes les tonalités, enfin en parcourant le clavier sans passer le pouce, puis par translation à la main de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre, etc.

Ces exercices rythmés, dont on trouve de nombreux exemples dans les méthodes et répertoires d'exercices que nous recommandons aux professeurs, doivent précéder l'étude des gammes en tierces. Il faudra même insister fortement, avant de les commencer, sur quelques exercices spéciaux préparatoires au passage des troisième, quatrième, cinquième doigts sur le pouce, servant alors de point d'appui, de pivot pour l'inflexion de la main.

On fera sagement d'étudier d'abord les gammes en tierces plaquées les mains séparées, car il faut une attention très-particulière pour obtenir l'attaque bien simultanée et précise des doubles notes, il faut de plus s'attacher à obtenir la liaison et la régularité dans la succession des sons. En général, les élèves arpègent les doubles notes d'une manière plus ou moins sensible, mais toujours très-appréciée pour une oreille exercée. Ces arpèges fréquents et inconscients produisent nécessairement un manque absolu de clarté dans l'ordre des sons, un manque d'ensemble dans l'attaque des deux mains, quelque chose de confus, de bourdonnant et de lourd.

Il est donc d'une grande importance d'insister longuement sur les exercices préliminaires et préparatoires en doubles notes avant d'aborder l'étude des gammes en tierces.

Les tierces doivent aussi être étudiées *staccato*, mais il faut insister plus particulièrement sur le jeu lié. Dans les gammes entièrement *staccato* qui comportent fort peu d'accents, et de préférence dans le ton d'ut majeur on peut employer les mêmes doigts et faire les suites de tierces par l'action du poignet

3 — 4 —
1 — 2 —

(A continuer.)

LE RECUEIL DES RECUEILS

SURPASSANT

En nouveauté, en variété et en excellence tous les autres recueils connus,

LE

HOME FAVORITE,

Superbe volume relié, orné de deux portraits d'artistes célèbres, contenant

51 MORCEAUX CHOISIS

ET, POUR LA PLUPART,

NOUVEAUX,

Entre autres: **Shepherd's Evening Song, Waves of the Ocean Galop, Chanson des Alpes, On the race course, Valse de Chopin, en mi bémol, Pearl of love, Angel voices ever near, etc, etc.,** aussi plusieurs jolis morceaux à 4 mains.

La valeur de ces 51 morceaux, achetés séparément, dépasse **\$25.00**, tandis que le prix du Recueil complet, relié, n'est que de **\$2.50**.

Sur réception du prix, nous expédierons ce magnifique volume à toute adresse, *franc de port*.

NOTRE SUCCES ACTUEL

La charmante Romance de Salon,

TOUT LE LONG DU RUISSEAU,

—DE—

VAN BERGHE:

PRIX: 30 CENTS.

Elle ne peut manquer de plaire.

DEUX FAVORIS UNIVERSELS**LE POLKA des MOINEAUX,**

—PAR—

ELODIE JEANVROT,

PRIX 45 CENTS.

LES ETRENNES MAZURKA,

—PAR—

CAMILLE BERNADAC,

PRIX: 35 CENTS.

ROMANCES CHOISIES**Pour Couvents et Pensionnats.**

Paroles irréprochables - Musique charmante.

| | |
|--|------------------|
| L'AMITIE, | Canivet..25 Cts. |
| LE PORTRAIT, | Boissière..25 " |
| LOIN DE FRANCE, | Henrion..25 " |
| LA ROSE ET L'ENFANT, | Boissière..25 " |
| LE DRAPEAU DE CARILLON, Sabatier..25 " | |
| INES, | Boissière..30 " |
| GENTILLE ALOUETTE, | Boissière..30 " |
| L'ANGE DES JEUNES FILLES, Concone..30 " | |
| PAYS DE COCAGNE, } | Schumann..30 " |
| L'ORPHELINE, } | |
| LA MONTRE DE MA MARRAINE, Battmann..35 " | |
| LA POUPEE MALADE, | Battmann..35 " |

Expédiées *franc de port*, sur réception du prix.

CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Choeurs, pour les Offices des
DIMANCHES ET FETES.

AVRIL. — (Continué.)

| DATES | FÊTES RELIGIEUSES | ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES. |
|-------|---|---|
| 10 M. | St. François de Paule (40 h. Collège Bourget, Rigaud) | Arrivée de Mozart, âgé de huit ans, et de sa famille à Londres, 1764. |
| 11 M. | St. Léon le Grand. | Mort de L.E. Jadin, à Paris, 1853 |
| 12 J. | St. Isidore. (40 h. Couvent de Longueuil.) | Première représentation du <i>Messie</i> de Hændel à Londres, 1741 |
| 13 V. | St. Herménégilde. | Mort de Hændel, 1759. |
| 14 S. | St. Vincent Ferrer (40 h. Bon Pasteur Montréal) | Naissance de Charles Miry, à Gand, 1823. |
| 15 D. | La Sainte Famille. 2de Classe (504.) | Messe du second ton. Pas de Prose. 2 des Vêpres, du jour (610) Mémoire du II Dimanche après Pâques, <i>Ego</i> , (223,) v. <i>Mane</i> , (222.) |
| 16 L. | St. Druon. (40 h. Tiers-Ordre de St. François, Montreal.) | Première représentation du <i>Prophete</i> , de Meyerbeer, à Paris, 1849. |
| 17 M. | St. Aincet. | Début de Duprez à l'Académie Royale de Musique de Paris, 1837. |
| 18 M. | St. Eloutherè (40 h. Lycée de Varennes) | Naissance de F. Jehin-Prume, à Spa, Belgique, 1839. |
| 19 J. | St. Timon. | Fondation de la " Société Royale des Musiciens," à Londres, 1738 |
| 20 V. | St. Marcellin (40 h. La Providence, Montreal.) | Première représentation du <i>Songe d'une nuit d'été</i> , de Amb. Thomas, à Paris, 1850. |
| 21 S. | St. Anselme | Mort de André Eler, à Paris, 1821. |
| 22 D. | Patronage de St. Joseph. (40 h Couvent de St. Laurent) 2de classe. (262.) | Messe du second ton. 2 des Vêpres, (348) Mémoire du III Dimanche après Pâques, <i>Amen</i> , (224,) v. <i>Mane</i> , (222,) et de St. Georges, <i>Lux</i> , (510,) v. <i>Sancti</i> , (510) |
| 23 L. | St. Georges. | Naissance de Joseph Fischer, à Bruxelles, 1819. |
| 24 M. | St. Fidèle de Sigm. (40 h. St Basile) | Les premiers Récollets venus en Canada font voile de Honfleur, 1615 |
| 25 M. | St. Marc, Evangéliste. | Naissance de X. Van Elewyck, à Ixelles, 1825 |
| 26 J. | S.S. Clet et Marcellin. (40 h Bout de l'Isle.) | Première représentation de <i>Sarah</i> de Grisar, à Paris, 1836. |
| 27 V. | S.S. Soter et Caus | Naissance de Flotow, l'auteur de <i>Martha</i> , à Rentendorf, 1812. |
| 28 S. | St Paul de la Croix. (40 h St. Joseph, Montréal) | Première représentation de <i>l'Africaine</i> , de Meyerbeer, à Paris, 1865. |
| 29 D. | St. Pierre M. Double. (262) Messe des Doubles-Majeurs. 2 des Vêpres des Martyrs, T. P (513.) Antennes <i>Sancti</i> , (508,) dernier Ps <i>Credidi</i> , (43,) Hymne <i>Jesu</i> , (536,) v. <i>Specie</i> , 536,— à Magn. <i>Veni</i> , (537.) Mémoires de St. Pierre, <i>Sancti</i> , v. <i>Pietosa</i> , (513,) — et du IV Dimanche après Pâques, <i>Vado</i> , (226,) v. <i>Mane</i> , (222.) | |
| 30 L | Ste Catherine de Sienne. (40 h Le Carmel) | Naissance de B. Asoli, à Corregio, 1769 |

M AI

Ce mois a 31 Jours.

Consacre a la Ste. Vierge Marie.

Mai primitivement consacré à Maia, mère de Mercure On peut remarquer que l'Eglise n'a eu que la lettre r à ajouter pour consacrer ce beau mois à Marie (Simays)

| | | |
|------|--|---|
| 1 M. | S.S. Philippe et Jacques, Apôtres. | Champlain découvre l'île de Sable, 1604 |
| 2 M. | St. Athanase (40 h Ste Monique) | Mort de G. Meyerbeer, à Paris, 1864 |
| 3 J. | Invention de la Sainte Croix. | Mort de Adelphe Adam, à Paris, 1856 |
| 4 V. | Sto. Monique. (40 h. St Paul Montréal) | Première apparition de Jenny Lund à Londres, 184 |
| 5 S. | St Pie V | Mort de Zingarelli, à Naples, 1837. |
| 6 D. | St. Jean devant la Porte latine. (40 h St Adèle) Double (270) Messe des Doubles-Majeurs 2 des. Vêpres. Antennes <i>Sancti</i> , (508) Ps indiqués 501 Hymne <i>Tristes</i> (500) <i>Pietosa</i> , (513) A Magn <i>In ferventis</i> , (398) Mémoires de St Stanislas, <i>Lux</i> , (510,) v. <i>Sancti</i> , (510,) — et du V Dimanche après Pâques, <i>Petite</i> , (227) v. <i>Mane</i> , (222) | |
| 7 L. | St. Stanislas, Ev. et M. | Mort de Piccini, 1800. |
| 8 M. | Apparition de St. Michel. (40 h St Jean Baptiste, Montréal.) | Pont de glace devant Québec en mouvement, après quatre mois de permanence, 1835 |
| 9 M. | St. Grégoire de Naz | Naissance de G. Paisiello, à Tarente, 1741. |

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES.

VOLUME III.

- A.** Abonnements reçus, 12, 30, 45, 61, 71, 103, 108, 119, (134, 151, 172, 189)
 Académie de France, Section des Beaux-Arts,8
 Académie de Musique de Québec,10, 29.
 A. Chchy,5.
 Albani,26
 Albani à Paris,165.
 Albani et Nilsson,13.
 Anecdotes musicales,6, 12
 Au public musical,37
 Autobiographie, d'Adolphe Adam,132, 147, 163.
 Avis,8, 35, 67, 78, 131.
- B.** Beethoven, son enfance et sa jeunesse, ...67, 101, 115.
 Bibliographie,7, 26.
 Bulletin-musical du mois écoulé,11, 23, 44, 58.
- C.** Calendrier mensuel et guides des organistes, ...15, 31, 47, (63, 79, 95, 111, 127, 143, 159, 175, 191).
 Chansonnier des Ecoles, le,7, 44, 62, 77.
 Chronique de Bruxelles,76.
 Compositions de M. S. Mazurette,29, 43.
 Concert du 5 juin 1876,8.
 Concert du 3 juillet, 1876,59.
 Concours au Conservatoire de Bruxelles,77.
 Concours de l'Académie de Musique de Québec,45.
 Conseils d'un professeur sur l'enseignement du Piano,
 Correspondance Européenne, 74, 91, ... (141, 157, 170, 189).
 Craig, C. J. accordeur de pianos, 98, 114, 130, 141, 162, 178.
- D.** Décès,45, 55, 71, 103, 140, 151.
 De la musique,21.
 De la prononciation dans le chant,27.
 De l'encouragement dû aux Catholiques,118.
 De l'enthousiasme,59.
 Dictionnaire de Webster,5, 30.
 Du chant,43.
 Duel au piano, un,149.
- E.** Echos d'Europe,61, 78, 93, 109, 124, 139, 155, 167.
 Exposants Canadiens d'instruments de musique à Philadelphie,42
 Exposition Universelle de Paris, de 1878,166.
- F.** Fêtes de Bayreuth,83
- H.** "Home Favorite", le160, 176, 190.
- J.** Jehin-Prume, F.44.
- M.** Mariages,77, 151
 Messe de Noel de Messire Perrault,128, 144.
 Messes de Noel (1876) à Montréal,38
 Messe des Morts, la,12, 21, 64, 80, 96, 112.
 Messe Royale, la,64, 80, 96, 112
 Messes de Paques (1876) à Montréal,7.
 Mitchell, Louis—facteur d'orgues,13.
 Musicien du Roi, le179
 Musiciens du temps de l'Empire,3, 19, 35, 51.
 Musique : Ange des jeunes filles, l'.....40.
 Etrennes Mazurka, les,135.
 Inès,56.
 Montre de ma marraine, la152.
 Orpheline, l'25.
- Musique : Papillon, le22.
 Pays de Cocagne, le24
 Polka des Moineaux, le168, 184.
 Retour, le,120.
 Rêve de jeune fille, le,104.
 Rose et l'enfant, la,88.
 Tantum ergo, de Bordée,104.
 Voyage de l'Amour et du Temps,72.
 Musique en Belgique depuis 1830,6.
- N.** Naissances,46, 94, 119, 151, 174.
 Nécessité d'établir des Conservatoires,119.
 Nécrologie : Félicien David,92.
 Notes artistiques des Etats Unis, ...28, 93, 109, 124, 158, 172.
 Nouvelles diverses,174.
 Nouvelles musicales du Canada, 14, 30, 46, 62, 76, 109, 123, (138, 154, 172, 188)
 Nouvelles publications musicales, ...12, 38, 58, 71, 108, 110, (126, 160, 176, 190).
- O.** Obsèques de Félicien David,107.
 Orgue Expressif, l'39.
 Orgues Harmoniums " Alexandre, " 2, 18, 34, 50, 66, 82, 98 (114, 130, 146, 162, 178).
- P.** Pianos "Hazelton," 2, 18, 34, 50, 66, 82, 98, 114, 130, 146, 162, Plaisanteries, 13, 42, 55, 62, 78, 94, 109, 122, ... (178).
 Platel et son élève Batta,123.
 Poésie : A Madame Adelina Patti,131.
 A Mlle. Hortense Villeneuve,3.
 Cordes et Parchet, les,51.
 Deux chanteurs, les19.
 Grétry,83.
 Gui le Ménétrier,99.
 Hommage à Auber,163.
 Liszt au piano,147.
 Maître et l'élève, le,35.
 Orgue, l'67.
 Perroquet et le dindon, le,179.
 Professeur, le115.
 Premier concert "Prume.—Lavallée" à Québec,26.
 Présentation au Maître de chapelle du Gesù,39.
 Programme du concert d'adieu de F. Boucher fils 16, 32.
 Programme du concert festival offert à F. J. Prume, 48.
- R.** Râfle d'un piano "Hazelton,"13, 29.
 Réouverture des classes,78.
 Romances nouvelles,62, 77.
 Romances pour Couvents et Pensionnats, ...160, 176, 191.
- S.** Six perles de salon,6.
 Ste Cécile à Québec, la122.
 Ste Cécile en Europe, la134.
- T.** Tantum Ergo, de Sixto Perez,11, 37.
 Témoignage d'estime,38.
- V.** Variétés musicales,14, 28, 70, 92, 103.
 Violon, le150.
 Violon de fer blanc, le,106.
 Visite à Tom Pouce,54.
- W.** Wagner jugé par About,90